

Hélène Grimaud attaque les sommets de l'Himalaya musical

À la Philharmonie la pianiste française instille à son programme une bonne dose de méditation propre à la vie déclinante et à la mort, transcendant Beethoven, Brahms et Bach-Busoni

Par Pierre Gerges

Le grand auditoire fut littéralement pris d'assaut en ce dimanche soir par une impressionnante foule de mélomanes, impatients de vivre des moments bouleversants en présence d'une musicienne réputée autant pour sa puissance rhétorique au clavier que pour la sobriété revendiquée de l'aura qui l'entoure. Comme pour signifier que cet exceptionnel rendez-vous est moins celui de l'éternelle jeunesse d'une pianiste profondément authentique que celui, vertigineux, de quelques sommets de l'Himalaya musical.

Et pour tempérer les ardeurs potentielles de la flamboyance pyrotechnique, Hélène Grimaud instilla à son programme une bonne dose de cette méditation propre à la vie déclinante et à la mort: Beethoven d'abord et ses insaisissables adieux au piano et au monde, Brahms ensuite et ses intimes «berceuses de mes souffrances», Bach enfin et sa lutte titanique consécutive à la mort de sa première épouse. Cela suffit pour nous rappeler à quel point la pianiste compta sur notre participation active afin de la

suivre à la trace dans des cogitations faites de relations surprenantes, de ruptures, de secousses et de chocs aussi.

Concilier l'ampleur du grand public et l'intimité chambriste

On se demandera dès lors comment concilier des exigences aussi antagonistes que l'ampleur du grand public et l'intimité chambriste de la pérégrination intérieure. Désireuse d'impliquer jusqu'aux derniers rangs de la grande salle, la pianiste se vit en effet dans l'obligation de faire des concessions, de nourrir cette 30^{ème} sonate de Beethoven d'un rubato expansif et d'un maniement à la fois généreux et subtile de la pédale tout en préservant suffisamment de lisibilité et une séduisante distinction dans le jeu des deux mains. Louables efforts qui

● **Énergie grouillante,**
● **expression gonflée, gros piano déclamatoire mais jamais démonstratif.**



Hélène Grimaud a su concilier l'ampleur de la grande salle et du grand public et l'intimité chambriste.

Photo: Philharmonie Luxembourg/
Sébastien Grébillé

n'empêchèrent pas cependant une nervosité clairement affichée par des toussotements incessants. Un obus assez perfide fit même voler en éclats, à deux pas de la fin, les derniers échos de l'apaisement conclusif.

Plus encore que Beethoven, l'opus 117 de Brahms fit paraître cet espace comme doté d'une acoustique bien longue, trop longue sans doute pour évoquer le chant d'un poète solitaire qui décline ses confessions à la fois désolées et consolatrices. Ce halo somptueux fit bien chavirer les «berceuses» mais enroba de confort et de panache les angles et les soupirs.

Après l'entracte, les Fantaisies de l'opus 116 résonnent d'un geste plus exalté, faisant vibrer un piano qui évite résolument le chemin de la déclamation onirique pour adopter celui de l'enchantement, de l'embrassement et du discours captivant: énergie grouillante, expression gonflée, gros piano déclamatoire mais jamais démonstratif, merveilleuses fins de phrase coulées dans une indicible mélancolie.

Sans le moindre temps d'arrêt, Hélène Grimaud enchaîne les derniers soubresauts capricieux de Brahms à la fameuse chaconne de Bach, extraite d'une Partita

pour violon seul et transcrite avec un rare bonheur pour le piano par Busoni à la fin du 19^{ème} siècle. Cette refonte, dans le sens de l'extension, voire même de la débauche des moyens pianistiques, a fini par jeter autant d'ombre sur l'original du Cantor que sur le reste de l'oeuvre du talentueux compositeur italien.

On goûta depuis de longues années l'incomparable maîtrise acquise par Hélène Grimaud dans ces pages qui font évoluer une invraisemblable palette de variations, du plus pudique murmure perceptible à la moins imaginable saturation de l'espace pianistique. Et ce soir encore, la pianiste mit au devant de la scène l'exquise dramatisation de Busoni et l'universelle lutte de l'homme aux prises de l'adversité.

On était bien sûrs que sous les doigts d'Hélène Grimaud ces monumentales variations s'incarneraient à nouveau dans leur folle inventivité et que la bouleversante expérience de l'attendrissement proche du désespoir et des fracassantes remontées en puissance plongerait l'auditoire dans la stupefaction. On ne savait pas, en revanche, que ce voyage au pays de la démesure avait aussi la vertu de faire taire jusqu'aux toux les plus récalcitrantes.